



Education

Par GURVAN LE GUELLEC
Photos YANNICK STEPHANT

Un bon point pour le CP à 12

*C'est la **grande mesure sociale** du gouvernement. Il y a un an, le ministre Jean-Michel Blanquer dédoublait les classes de première année de primaire dans les quartiers en difficulté. Bilan*

L'école du Buffle est un havre d'espérance au milieu de la Grande-Borne, l'une des cités les plus pathogènes de la région parisienne. Depuis quelques mois, il s'y produit des miracles répétés. Dans la classe de l'instituteur Cédric Gaschard par exemple, Mehdi (1), petit garçon très concentré, a atteint « l'Everest des CP » : une lecture parfaitement fluide à plus de 100 mots par minute. Sa camarade Caroline se soumet à son tour au chrono. Elle fait un peu moins bien : 80 mots. Mais cela la propulse déjà bien au-delà de la moyenne (39 mots) des écoliers français du même âge, qu'ils soient d'origine populaire ou enfants de cadres. A l'autre bout de la classe, Emilia, elle, enregistre sa voix sur une tablette. En la réécoutant avec le maître, elle constate l'évidence : sa lecture est fluide. Pour s'améliorer, il lui faudra juste mieux marquer les liaisons et « faire les points ».

Dans cette troupe de vaillants petits soldats, il y a bien sûr des différences de niveau. Mohamed, bien que sautillant d'excitation, se contente de débiter des syllabes en « oin » – groin, foin, soin. « Mais l'avoir amené là, c'est

déjà un succès, explique Cédric Gaschard. Au début de l'année, on s'est vraiment demandé si on allait y arriver. Assembler simplement le [p] et la [a] pour produire un [pa] lui demandait une énergie folle. »

D'où vient ce miracle ? L'école du Buffle n'a pas changé d'élèves ni d'enseignants – l'équipe a la chance d'être plutôt stable. Ce qui a évolué, c'est le nombre d'élèves en CP : de 24, on est passé à 12. Comme tous les éta-

REPÈRES
A la rentrée 2017, 2 300 classes de CP en REP+ ont été dédoublées. Selon une enquête du syndicat SNUipp, la réforme a posé des problèmes de locaux dans un tiers des cas. Avec son extension aux 3 200 CP de REP et à 1 600 CE1 de REP+, la situation risque de se tendre. Fin juin, le ministère a passé une convention avec les bailleurs sociaux pour que ces derniers mettent à disposition des écoles des locaux vacants en pied d'immeuble. Aux grands maux les petits moyens !

blissements de la petite ville de Grigny, dans l'Essonne, l'école est classée en réseau d'éducation prioritaire renforcée (REP+), le dispositif de soutien le plus poussé de l'Education nationale. Et comme toutes les écoles REP+, elle a bénéficié du dédoublement des classes de CP.

Cette mesure, plus souvent dénommée « CP à 12 », sortie de la boîte à idées d'En Marche ! dès le début de la campagne présidentielle, est devenue la grande réforme sociale et éducative du gouvernement. Plus qu'une réforme, c'est d'ailleurs un leitmotiv, un slogan politique, et même un alibi, dégainé par les soutiens de la macronie à chaque fois qu'un doute affleure sur la fibre sociale du président. ➤➤



► 5 juillet 2018 - N°2800



▼ A l'école du Buffle, à Grigny, deux CP ont bénéficié de la réforme.



►► Et dire qu'il n'y a pas si longtemps, cette proposition passait pour une quasi-utopie ! La communauté scientifique, dans sa majorité, la considérait trop coûteuse au vu des bénéfices escomptés. Et les expérimentations menées en 2002 sous Luc Ferry avaient donné des résultats très mitigés. Le ministre de l'Éducation, Jean-Michel Blanquer, lui, y croit depuis longtemps. Fin 2016, dans son ouvrage programmatique « L'École de demain », il plaidait déjà en sa faveur. Devenu ministre de l'Éducation nationale, l'ancien patron de l'Essec a insisté pour que le dédoublement soit effectif dès septembre dernier. Et l'administration, obligée de dénicher 2 500 postes en trois mois à effectifs constants, a été mise sous haute pression.

Le CP à 12, on l'aura compris, est un enjeu politique majeur pour le gouvernement. L'objectif fixé par Blanquer est d'ailleurs clair et net : 100% de lecteurs à l'issue du CP, et ce pour l'ensemble des 150 000 élèves de l'éducation prioritaire (REP et REP+), qui l'année prochaine seront concernés par la mesure. Une évaluation a été mise en place par les services du ministère. Mais ses résultats ne seront connus qu'en janvier. Entre-temps, charge au ministre d'assurer le service

après-vente de sa mesure. Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il ne chôme pas : pas moins de cinq déplacements ont été consacrés au sujet. Le dernier en date a eu lieu fin mai à Alençon. Jean-Michel Blanquer a été accueilli en chansons à l'école Molière, un établissement modèle, choisi avec soin par le recteur de Caen, où parents,

“À 12, IL EST IMPOSSIBLE DE SE CACHER AU FOND DE LA CLASSE.”

CÉDRIC GASCHARD, INSTITUTEUR À GRIGNY

profs et élèves montent un opéra ensemble à chaque fin d'année. Puis le cortège s'est dirigé au pas de charge vers l'une des deux classes de CP. Les enfants, tétanisés, n'ont pas décroché un mot. Mais la question du 100%, bien évidemment, a été posée. « On y est presque, les enfants rentrent dans la lecture beaucoup plus rapidement, même les petits allophones commencent à déchiffrer », a répondu la maîtresse, Sandra Besnier.

Donc ça marche ? Oui, ça marche ! Et pas seulement quand le ministre est en déplacement. A Alençon comme à Grigny, les enseignants font le même constat : plus de temps d'interactions, donc plus d'observations des élèves – de leurs lacunes, de leurs blocages – et au bout du compte une quasi-personnalisation de la pédagogie, qui naturellement porte ses fruits. « Les plus à l'aise ont pu être poussés plus loin, les plus fragiles sont devenus

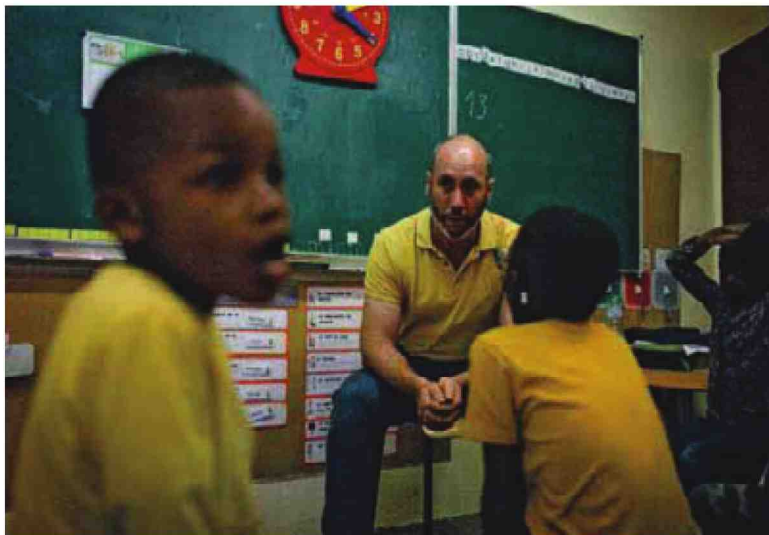
lecteurs, et les inhibés un peu suivent ont dû sortir de leur coquille. A 12, il est impossible de se cacher au fond de la classe », souligne Cédric Gaschard.

Reste à gérer le retour à 24, prévu pour 2019, puisque la mesure sera étendue aux CE1 l'année prochaine. A Grigny, cet « après » se réfléchit et se construit déjà. « On essaie de rendre les enfants le plus autonomes possible, en évitant l'écueil de la sur-sollicitation. L'apprentissage se fait aussi par les pairs et par le retour sur l'erreur. » Le maître, Cédric Gaschard, a ainsi organisé 80% de son temps de classe en ateliers. Il fallait oser. Mais au bout de trente minutes, aucun enfant n'a perdu sa concentration. Sur chacune des tables, les élèves réunis par groupe de deux ou trois apprennent, jouent et coopèrent. Il y a les lecteurs sprinteurs mais aussi les rédacteurs chargés de rédiger des petites phrases en rassemblant trois ou quatre mots représentés par des images, et les préposés à la dictée, comme Didier et N'Golo qui s'interrogent, et se corrigent à tour de rôle, après avoir tiré « rejoindre » ou « recoïin » du sac à mots qui leur a été assigné.

Il y a la Grande-Borne et ses miracles éducatifs et puis il y a Marseille et son grain social si résistant aux grands desseins institutionnels. Installé sur les hauteurs de la ville, le parc Kalliste est constitué d'une demi-douzaine de barres de béton abandonnées depuis longtemps aux squatteurs et aux marchands de sommeil. Manon Rodia enseigne dans la vaste école construite en même temps que la cité, il y a soixante ans. Dans sa classe, les fenêtres mal montées laissent passer le mistral en hiver, l'ordinateur date du siècle dernier, et seul un art consommé de la récup permet de compenser la quasi-absence de mobilier.

En cette matinée de la fin juin, son petit groupe de 12 élèves est plongé dans les additions. Djibril se débrouille comme un chef : il calcule $32 + 16$ dans sa tête. D'autres ont encore besoin de compter sur leurs doigts. Pour que ce soit moins compliqué, l'institutrice leur propose de poser l'opération. Elle fait venir les choses en douceur, en sollicitant le sens logique de ses élèves. « Avant de partir dans des problèmes plus complexes, les enfants ont besoin de construire le sens des nombres ; ça n'a rien de naturel pour eux. Je le faisais à 24. Mais, grâce aux petits effectifs, on peut multiplier les manipulations – réglettes, jetons, créations graphiques –, et cela permet à chacun d'y arriver par sa propre voie. »

▼ Les quatre instituteurs de l'école du Buffle – ici Cédric Gaschard – ont mis en place une pédagogie commune. Le travail oral sur la compréhension y occupe une place importante.





▲ Les classes sont organisées en îlots, de manière à favoriser l'autonomie des élèves.

Ce que le dédoublement des CP ne peut pas faire en revanche, c'est réveiller la mère d'Aya qui oublie l'école un jour sur trois. C'est soigner le strabisme de la petite Alicia qui, malgré les demandes répétées de la maîtresse, n'a toujours pas vu l'ophtalmo. C'est travailler la motricité fine de Jimmy, gentille bouille ronde, qui n'a pas eu la chance d'être scolarisé en maternelle. Ou encore inciter les parents de Sedat à débrancher la télé kurde pour permettre à leur petit garçon, né en France, de se confronter quelques minutes au moins à la langue de son pays d'adoption.

Sur les 12 enfants de Manon Rodia, certains sont des miraculés, comme le petit Mustapha, qui, depuis qu'il a eu la révélation de l'écriture, est devenu un rédacteur acharné... quitte à remplir ses cahiers « à 23 heures en rentrant de la mosquée », comme il nous le confie fièrement. Mais quatre restent en difficulté, et Jimmy au moins redoublera son CP. Comment faire mieux ? Comment réussir à 100%, quand la médecine scolaire est aux abonnés absents, quand les rats et la teigne envahissent l'école, quand des problématiques cruciales comme la santé, le logement, la sécurité des personnes ne sont pas traitées ?

Ce poids des problèmes sociaux sur l'école n'est pas une singularité marseillaise. On l'a retrouvé à Tourcoing, dans l'un des tout premiers établissements visités par Jean-Michel Blanquer en juin 2017. L'école en question, Paul-Claudiel, vit en vase clos au milieu d'un quartier au taux de chômage record. Les instits se démènent mais, là encore, malgré des classes taille XS à 8 ou 9 élèves, le 100% de réussite paraît

inaccessible. Pour un élève surmotivé, combien arrivent encore à l'école sans trousse et sans cahier, totalement hermétiques au sens des exercices qu'on leur propose ? « Les effectifs réduits nous ont beaucoup apporté, mais on ne peut pas non plus changer certaines familles, dit une instit. Pour que ça marche, il faudrait qu'elles s'investissent dans la scolarité de leurs enfants, sinon dans la vie de l'école. Malheureusement, la dernière fois qu'on a organisé une kermesse, c'était il y a treize ans, et ça s'est fini en bataille de chaises entre parents. »

Restons optimiste. Commentant une enquête interne de son syndicat publiée le 25 juin, Francette Popineau, la porte-parole du SNUipp, majoritaire chez les enseignants du premier degré, a parlé de « plébiscite » à propos des CP à 12. Le dédoublement ne peut pas se substituer à une politique de la ville digne de ce nom, mais il a au moins une grande vertu : il remobilise les instits. Contrairement aux expérimentations de dédoublement ratées de 2002, le ministère a pris soin de nommer des profs chevronnés et non des débutants. Pari gagné. Dans l'enquête du SNUipp, 93% des répondants affirment avoir fait évoluer leurs pratiques. « C'est plus qu'encourageant », dit Francette Popineau. Et cela devrait combler Jean-Michel Blanquer, qui, lors de son déplacement à Alençon, dans la petite salle des maîtres de l'école Molière, insistait sur l'effet tache d'huile de sa réforme. « Le dédoublement n'est pas une fin en soi, il doit inciter les enseignants à repenser leur pédagogie, à développer le travail en équipe. »

Certains ont déjà fait un grand pas en ce sens. Comme Cédric Gaschard et ses

collègues de l'école du Buffle. Non seulement les quatre enseignants se complètent, chacun avec son regard et sa spécialité, mais ils décloisonnent leurs classes et s'échangent régulièrement leurs élèves pour bâtir des groupes de niveau homogènes. D'autres sont moins avancés, mais admettent que le passage à 12 élèves les a libérés. Un peu partout en France, dans les CP dédoublés, on retrouve d'ailleurs de grands invariants : moins d'exercices figés sur papier et plus d'ateliers, plus de coopération, de discussions, d'explicitations des consignes pour que les enfants deviennent acteurs de leur éducation.

Il reste toutefois une ombre au tableau. En 2017, la mise en place des CP à 12 s'est faite à effectifs constants, en redéployant des postes initialement destinés à d'autres dispositifs. En 2018, le ministère a promis que des moyens importants seraient dédiés spécifiquement à la réforme. Las, le compte n'y est pas. Le dédoublement de tous les CP de REP et de 70% des CE1 de REP+ nécessite 4 800 créations de postes ; or le projet de loi de finances n'en prévoit que 3 880. D'où l'accusation récurrente de déshabiller Pierre pour habiller Paul. Jean-Michel Blanquer répond que les modifications de cartes scolaires constatées ici et là sont uniquement dues à la démographie, mais le doute s'est installé. Notamment dans le monde rural, où chaque fermeture de classe est vécue comme une saignée.

Même dans les quartiers prioritaires, d'ailleurs, le CP à 12 ne fait pas l'unanimité. A l'école Hélène-Boucher de Monsen-Barœul, pas très loin de Tourcoing, Sébastien Fermen, insti de CM1-CM2, a dû se résoudre à organiser ses séances de dessin dans les couloirs de l'établissement, l'espace dévolu aux arts plastiques ayant été réquisitionné pour accueillir un CP dédoublé. « L'année prochaine, avec les CE1, on va perdre notre bibliothèque et la salle informatique. Où est la logique de cette réforme, si elle nuit à la scolarité de gamins qui, autant que les CP-CE1, ont besoin d'être fortement encadrés ? » Cédric Gaschard, l'enthousiaste maître de la Grande-Borne, entend les critiques mais reste néanmoins convaincu. « Les enfants qui arriveront en CE2 auront encore des lacunes et des fragilités, mais ils auront acquis des bases solides ainsi qu'un autre rapport à l'école et aux savoirs. Ne serait-ce que pour cela, cette réforme, à mes yeux, méritait d'être tentée. » ■

(1) Tous les prénoms des enfants ont été modifiés.